



Magazine culturel d'Akadem – Novembre 2018

Dans la maison de la Liberté, de David Grossman (Ed. du Seuil)

Chers Fanatiques, d'Amos Oz (Ed. Gallimard)

Chronique de Jonathan Aleksandrowicz

Il est question d'amour et de rendez-vous manqués. De ténèbres surtout. De familles qui ne savent plus espérer et de ces départs qui nous laissent désemparés. De mélancolie, aussi. Il y a tout ça dans les romans des écrivains israéliens Amos Oz et David Grossman. Parce qu'on sait que leur plume puise son encre dans chaque pierre d'Israël. Quand ces pierres sont tachées de sang, mouillées de larmes ou baignées de lumière, leur plume, même à leur écriture défendant, l'inscrit sur le papier. Plus que des écrivains israéliens, ils sont les écrivains d'Israël.

On les sait engagés politiquement à gauche, voire à l'extrême gauche. On les sait marqués dans leur chair par le conflit israélo-arabe. Alors parfois, leurs textes abandonnent la fiction et se font manifeste sou appels.

Hasard du calendrier éditorial, Gallimard et Seuil viennent de publier deux ouvrages très politiques de l'un et l'autre. Chez Gallimard, c'est Amos Oz avec « Chers fanatiques » ; au Seuil, c'est David Grossman avec « Dans la maison de la liberté ».

On y lit leur inquiétude face à la montée des crispations religieuses en Israël, leur espoir de sortir de l'impasse actuelle qui ne laisse plus entrevoir de paix et de solution à deux États. On y lit encore des réflexions sur la question juive depuis la Shoah pour Grossman et depuis le sionisme pour Oz.

Pour vous donner une idée, ce très beau passage du livre d'Amos Oz (p.50)

Et certes, les Juifs ont habité les livres depuis deux mille ans. Cependant, je ferais le reproche à Amos Oz de faire semblant d'ignorer de quels livres il s'agit. Parce que dans ses critiques incessantes du judaïsme religieux, il y a l'oubli que le fait Juif s'est avant tout déployé dans les textes de la tradition. Bien sûr, nombre de ses critiques sont plus que pertinentes, notamment sa dénonciation du fanatisme juif exprimé par le messianisme millénariste que l'on peut trouver dans les implantations. Mais nombre de ses critiques sont également incompréhensibles et dénotent d'une méconnaissance totale de textes qu'il cite à foisons parce qu'il les interprète en dépit du bon sens. Ou bien est-ce de la mauvaise foi. En un mot : si l'on refuse toute politisation des textes de la tradition, alors on la refuse qu'elle soit de droite ou de gauche.

Je dois avouer que mon incompréhension atteint son acmé lorsqu'il se livre à une critique sans nuance du sionisme religieux tendance rav Kook. Très justement, Amos Oz s'effrayait que le gouvernement Netanyahu puisse le forcer à choisir entre le sionisme et la démocratie, mais Amos Oz ne s'aperçoit-il pas que son rejet de la tendance Kook demande de choisir entre sionisme et religion ? A moins qu'il faille désormais ou bien oublier la religion ou bien croire que le sionisme est le nouveau judaïsme. En tant que journaliste, j'aime me dire que je suis tenu à un certain devoir de réserve. Alors, pour donner mon sentiment sur ces deux problèmes, je dois dire que je suis réservé.

Pour autant, Amos Oz, s'abandonne parfois à l'amour, trop peu souvent hélas à mon goût, et redevient écrivain plutôt que politique. A la différence, David Grossman ne sait pas être politique, il est de toutes les fibres de son être un écrivain. Lire son ouvrage aussitôt après avoir achevé celui d'Amos Oz – les deux livres font moins de 200 pages chacun et se lisent assez vite – donc, le lire après celui d'Amos Oz, constitue une expérience troublante.

Alors, il y aurait beaucoup à dire de ces deux ouvrages, « Dans la maison de la liberté » de David Grossman, et « Chers fanatiques » d'Amos Oz. On pourrait louer leur justesse d'analyse tout en leur posant la fameuse question : d'où tu parles, camarade ? Et leur rétorquer aussitôt que si l'on doit rappeler qu'il est dangereux de se cramponner à des dogmes religieux, il ne faut pas oublier qu'il est contre-productif de se crisper sur des dogmes politiques. Le fanatisme peut-être autant religieux que politique. En d'autres termes, il n'y a pas de solution dogmatique, il n'y a que la pratique.

Dans cette pratique, on se demande bien pourquoi on ne lit que des critiques d'Israël par des intellectuels israéliens et si peu de critiques des Palestiniens par des intellectuels palestiniens. A croire que Naplouse et Gaza soient tellement des havres de paix qu'il ne soit donc pas nécessaire de les critiquer.

Mais revenons à Oz et Grossman. En fait, la lecture conjointe de leurs deux ouvrages s'apparente au passage des larmes de colère aux larmes de deuil. En apparence, elles sont identiques, salées autant les unes que les autres, mais au fond, on sait qu'il n'en est rien. Un peu comme ce que l'on dirait à Cyrano de Bergerac : Fais tout haut l'orgueilleux et l'amer, mais tout bas, / Dis-moi tout simplement qu'elle ne t'aime pas !

Parce que derrière l'enjeu politique, David Grossman dit la réalité de ces vies fauchées, de ces corps brisés, de ces horizons bouchés. C'est pourquoi lui et Amos Oz entendent s'arracher au cynisme de la citation de Staline qu'ils rapportent tous deux : « Un mort, c'est une tragédie, un million de morts, c'est une statistique ».

Parce que la théorie politique, ça n'existe pas, n'écoutez pas les thuriféraires de Machiavel. Les beaux discours, ça n'existe pas : fermez vos cœurs à ceux qui tentent de vous le voler par des mots doux d'apparence et vides d'action. Tout cela, c'est de la brève de comptoir ; ce qui existe véritablement, et plus que tout dans le conflit israélo-palestinien, ce sont les vivants qui sont devenus morts parce que la situation s'est enlisée.

Texte de Jonathan Aleksandrowicz © Akadem

<http://www.seuil.com/ouvrage/dans-la-maison-de-la-liberte-david-grossman/9782021402773>

<http://www.gallimard.fr/Catalogue/GALLIMARD/Hors-serie-Connaissance/Chers-fanatiqués>